

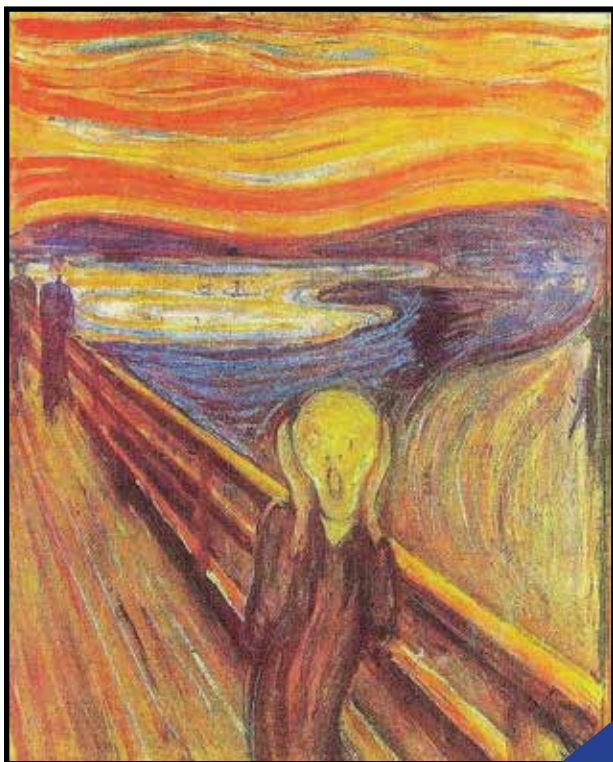
Juan José Cantón y Cantón

PSICALGIA PSYCHALGIE

Epílogo de José Luis Morante

Traducción / Traduction de María Ángeles Fernández Riera

Dibujos de Yolanda Novoa



BETANIA

2ª Edición bilingüe

PSICALGIA
PSYCHALGIE

Juan José Cantón y Cantón

PSICALGIA
PSYCHALGIE

Epílogo de José Luis Morante
Traducción de María Ángeles Fernández Riera
Dibujos de Yolanda Novoa

Edición bilingüe

editorial **BETANIA**
Colección BETANIA de Poesía

Colección Betania de POESÍA
Dirigida por Felipe Lázaro

Portada: *El grito*, de Edvard Munch, 1893.
Dibujos interiores: Yolanda Novoa.

Couverture: Le cri, d'Edvard Munich, 1893.
Dessins Intérieurs: Yolanda Novoa.

Traducción al francés: María Ángeles Fernández Riera.
Traduction en français: María Ángeles Fernández Riera.

© Juan José Cantón y Cantón, 2015
Editorial Betania
Apartado de Correos 50.767
28080 Madrid, España

I.S.B.N.: 978-84-8017-351-3.
Depósito legal: M-515-2015.

Imprime PUBLIDISA

Impreso en España - *Printed in Spain*

*A Sagrario Galán González,
aunque ella prefiera otras, una forma de decirle:
¡te quiero!*

*À Sagrario Galán González,
même si elle, elle en préfère d'autres, une façon de lui dire:
je t'aime!*

Y nunca te equivocaste
más que una vez, una noche
que te encaprichó una sombra
—la única que te ha gustado—.
Una sombra parecía.
Y la quisiste abrazar.
Y era yo.

Pedro Salinas (*La voz a ti debida*).

Yo no canto la defensa de Stalingrado
ni la campaña de Egipto
ni el desembarco de Sicilia
ni la cruzada del Rhin del general Eisenhower:
Yo sólo canto la conquista de una muchacha.

Ernesto Cardenal (*Epigramas*).

En horas miserables
entre la sombra amarga
te buscaba.

José Agustín Goytisolo (*A veces gran amor*).

Je ne suis pas littérature
je ne suis pas photographie
ni décoration ni peinture
ni traité de philosophie

Je ne suis pas ce qu'on murmure
aux enfants de la bourgeoisie
je ne suis pas saine lecture
ni sirupeuse poésie

Je ne suis qu'un cri.

Guy Thomas.

*Et tu ne t'es jamais trompée
qu'une seule fois, une nuit
où tu t'entichas d'une ombre
—la seule qui t'ait plu—.
Ça ressemblait à une ombre.
Et tu voulus l'embrasser.
Et c'était moi.*

Pedro Salinas (*La voix qui t'es due*).

*Moi, je ne chante pas la défense de Stalingrad
ni la campagne d'Égypte
ni le débarquement de Sicile
ni la croisade du Rhin du général Eisenhower:
Moi, je chante seulement la conquête d'une jeune fille.*

Ernesto Cardenal (*Epigrammes*).

*Au cours des heures misérables
dans l'ombre amère
je te cherchais.*

José Agustín Goytisolo (*Parfois grand amour*).

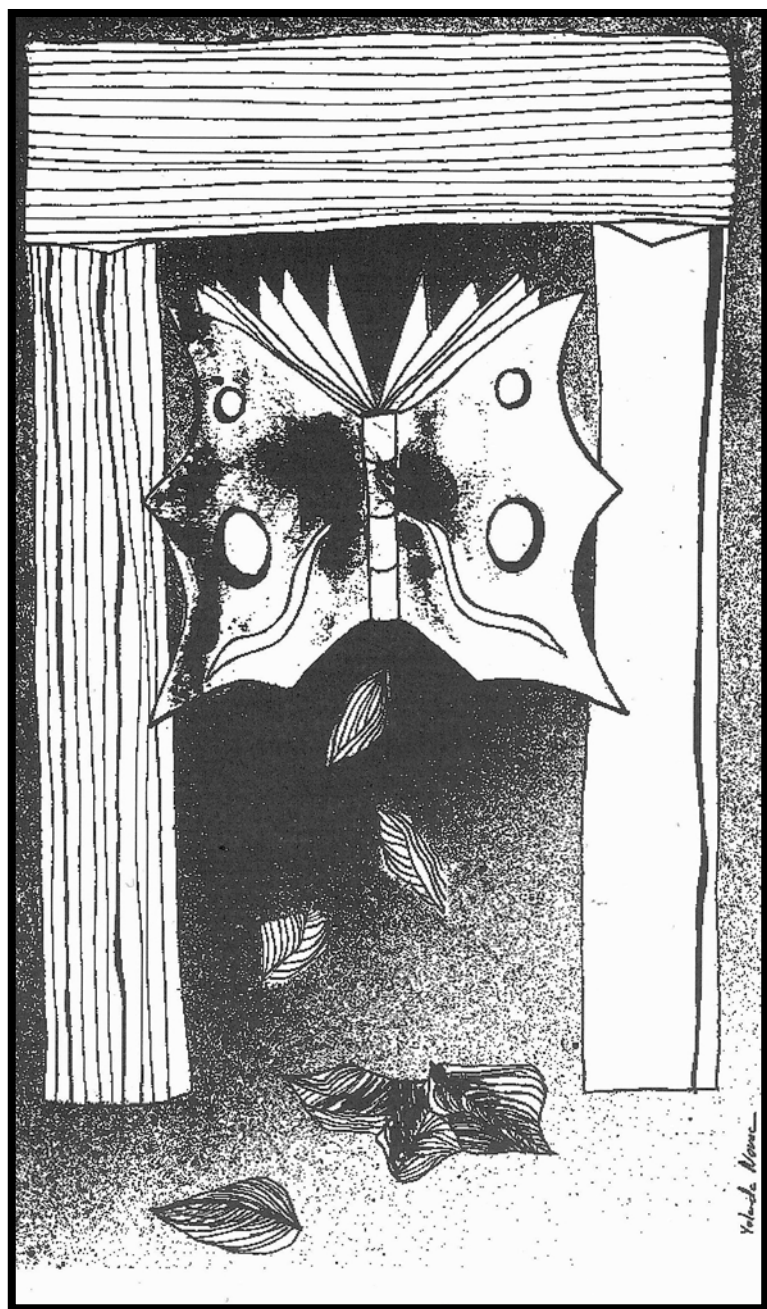
*No soy literatura
no soy fotografía
ni decoración ni pintura
ni tratado de filosofía*

*No soy lo que se murmura
a los hijos de la burguesía
no soy sana lectura
ni empalagosa poesía*

No soy más que un grito.

Guy Thomas.

DOLOR



Yehuda Noyman

DOLOR

Abrí una carpeta de versos
y me encontré dentro,
fue como abrir un libro
y hallar pétalos muertos,
como entrar en una tienda de minerales
y ver una mariposa crucificada.
No eran palabras, era yo
como ya no me recordaba hoy,
hecho de abandono y de dolor.
Abrí una carpeta de versos
y se esparció el tiempo
en esta habitación alquilada de Montayral.
No fue la música de Schubert
que sonaba en una casete prestada
lo que me trajo las lágrimas, no.

DOULEUR

*J'ai ouvert une chemise qui renfermait des vers
et je m'y suis retrouvé,
ce fut comme ouvrir un livre
et trouver des pétales fanés,
comme entrer dans un magasin de minéraux
et voir un papillon crucifié.*

*Ce n'étaient pas des mots, c'était moi
tel que je ne me rappelais plus aujourd'hui,
fait d'abandon et de douleur.*

*J'ai ouvert une chemise qui renfermait des vers
et le temps s'est répandu
dans cette chambre louée de Montayral.*

*Ce ne fut pas la musique de Schubert
jouée sur une cassette d'emprunt
ce qui me fit venir les larmes aux yeux,
non, vraiment pas.*

SOMBRA DE MÍ MISMO

Me levanté
y traté de ordenar la cabeza
y es tan difícil en un cuarto ajeno
con objetos míos esparcidos por dentro,
¿quién ordena el caos,
cuando no me reconozco en ese espejo,
si es que no ando dentro y soy el espectro?

OMBRE DE MOI-MÊME

Je me suis levé

et j'ai essayé de mettre de l'ordre dans ma tête

et c'est si difficile en milieu étranger

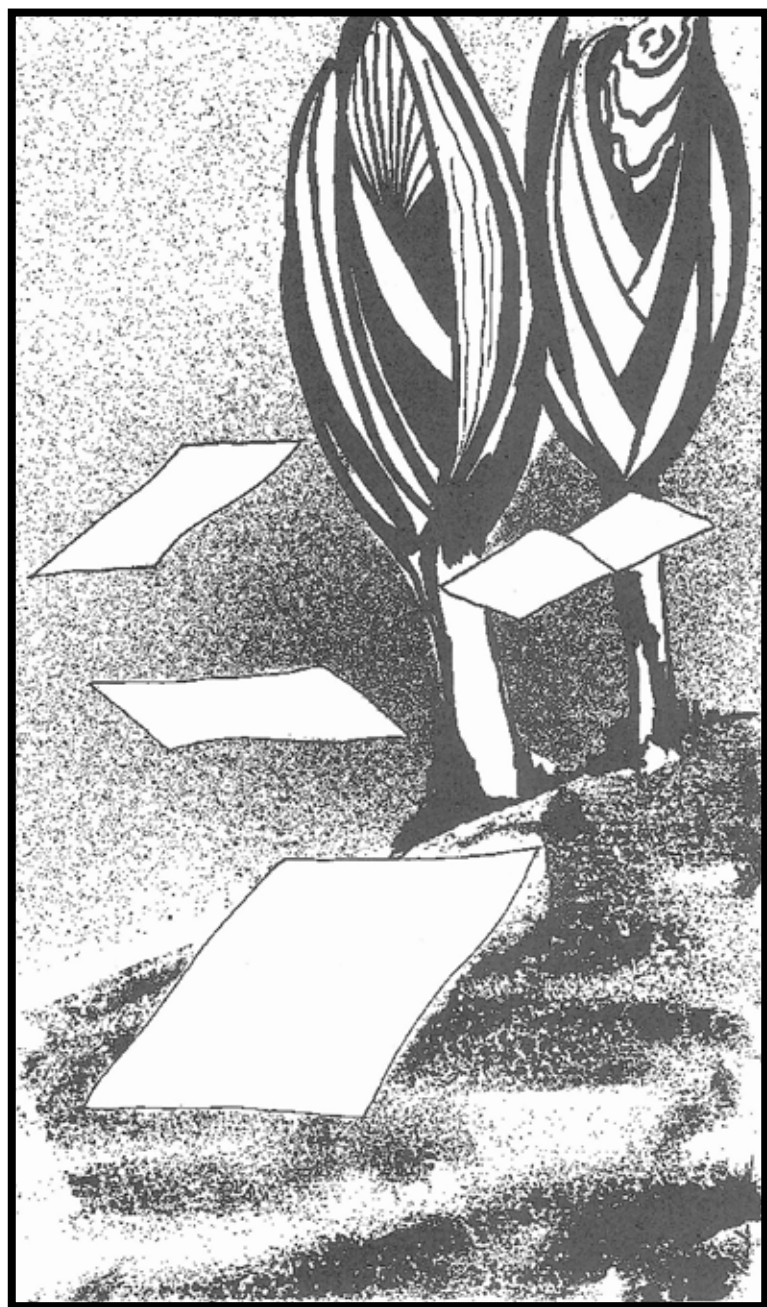
avec des objets qui m'appartiennent, çà et là, à l'intérieur.

Qui ordonne le chaos?

Moi, c'est à peine si je me reconnais dans ce miroir

puisque je n'y suis pas, je n'en suis que le spectre.

NADA QUE HACER DESDE EL ANONIMATO



NADA QUE HACER DESDE EL ANONIMATO

Nada que hacer desde el anonimato,
necesito un cómplice para existir.
Para que yo estropee el papel,
para que yo consuma mi tiempo estérilmente,
mueren los árboles.
Sigo en los días de lluvia y de barro,
el alma helada en la intemperie
y no sé cómo contarlo;
el recuerdo me pertenece
(ya sé que estás tú como luz entre los árboles,
amainando la tempestad, disipando la niebla)
y yo, cada vez menos intacto.

RIEN À FAIRE DEPUIS L'ANONYMAT

*Rien à faire depuis l'anonymat,
j'ai besoin d'un complice pour exister.
Pour que moi, j'abîme le papier,
pour que moi, je consume mon temps de façon stérile,
les arbres meurent.
Je suis encore et toujours
dans les jours de pluie et de boue,
l'âme gelée, exposée aux intempéries,
et je ne sais comment le dire;
le souvenir m'appartient
(je sais bien que toi, tu es bien présente
comme la lumière au travers des arbres,
calmant la tempête, dissipant le brouillard)
et moi, de moins en moins intact.*

COMO AIRE DE AGOSTO INFERNAL

Como aire de agosto infernal,
la memoria detenida
en un espacio perdido
tan irreal como los sueños;
por decirlo con palabras,
hay un tiempo que no pasa.

COMME AIR D'AOÛT INFERNAL

*Comme air d'août infernal,
la mémoire suspendue
dans un espace perdu
aussi irréel que les rêves;
pour ainsi dire,
il y a un temps qui ne passe pas.*

DESPECHO

Escribo con rabia —imagino—,
¿para qué mentirme?,
recuerda que yo no olvido
ni juego con el tiempo,
que tengo la certidumbre exacta del dolor,
que me queda la mueca de la ironía
para tus palabras, para mi herida.

DÉPIT

*J'écris avec rage —j'imagine—,
pour quoi me mentir?,
souviens-toi que moi je n'oublie pas
ni ne joue avec le temps,
que j'éprouve la certitude exacte de la douleur,
qu'il me reste la grimace de l'ironie
pour tes paroles, pour ma blessure.*

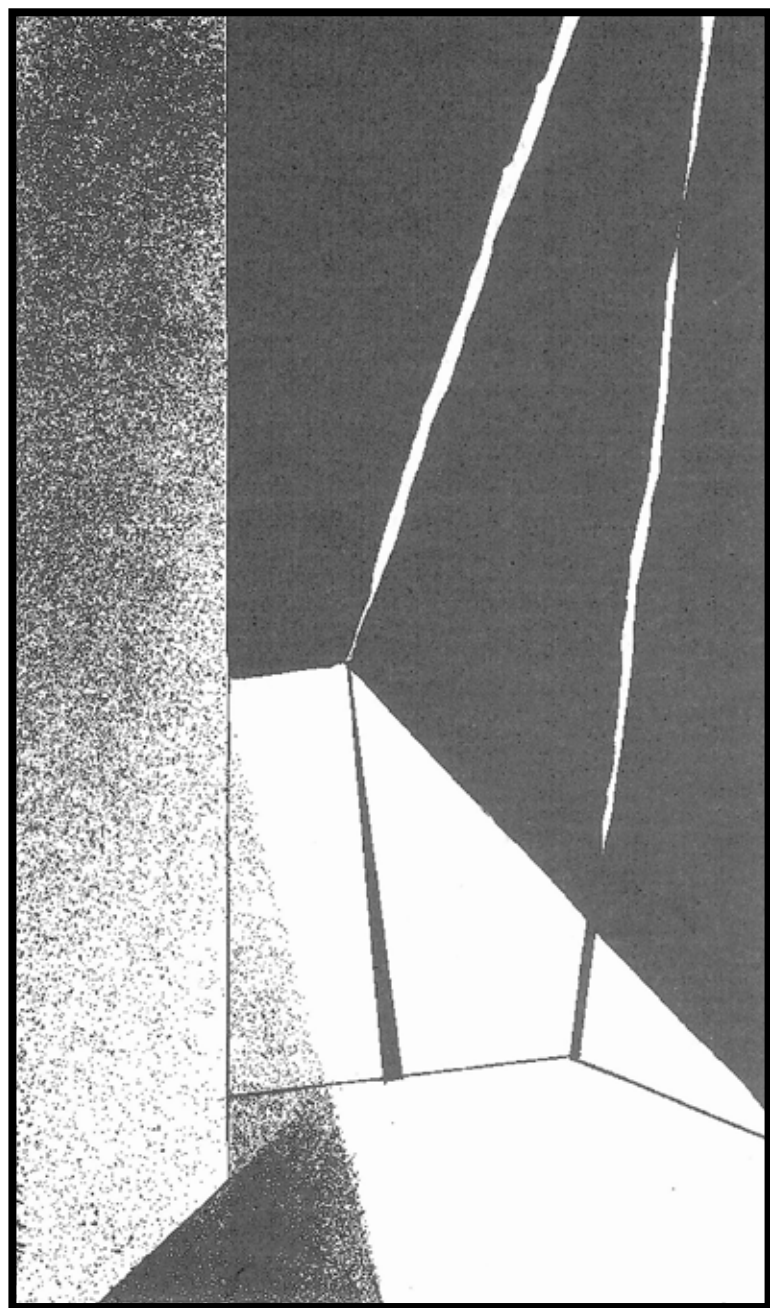
INCOMPLETO

Mi vida es también el silencio,
la soledad que me habita,
lo que no digo,
todo el espacio de una telaraña,
las horas midiendo la desesperación,
las lágrimas.

INCOMPLET

*Ma vie, c'est aussi le silence,
la solitude qui me hante,
ce que je tais,
tout l'espace d'une toile d'araignée,
les heures battant le désespoir,
les larmes.*

ENTRE PAREDES NO SE ES NADIE



ENTRE PAREDES NO SE ES NADIE

Entre paredes no se es nadie
y fuera en la noche, tampoco,
demasiadas estrellas para mis ojos,
quebradas y astilladas, de golpe,
demasiado silencio y tú lo sabes.
¿Dónde la ternura?
¿Dónde?
Sé que no me cabe detener el tiempo,
que puedo ser devorado por el dolor
en esta negra e infinita madrugada
donde Schumann, aún cuerdo, suena
y, atrapado en las pupilas de mi perro,
soy el cadáver de tu crimen impune,
soy la imagen de un barco hundido.

ENTRE QUATRE MURS ON N'EST RIEN

*Entre quatre murs on n'est rien
et dehors dans la nuit, non plus,
trop d'étoiles pour mes yeux,
brisées et éclatées, d'un coup,
trop de silence et toi, tu sais bien.*

Où est la tendresse?

Où est-elle?

*Je sais que je ne suis pas capable
de suspendre le vol du temps,
que je peux être dévoré par la douleur
dans cette aube noire et infinie
où joue Schumann, encore sensé,
et, attrapé dans les pupilles de mon chien,
je suis le cadavre de ton crime impuni,
je suis l'image d'une épave.*

LA LLUVIA DE LA NOCHE

La lluvia de la noche
salpica mi alma, lloro
porque reconozco mi lodo
(nada que ver con el barro de mis zapatos),
sé de la obscuridad al borde
y dentro de mí,
del viento hecho soledad,
esparcido en la miseria.
Hay un paisaje desolador
(la luna borgeana escondida)
para un corazón despedazado,
que sigue buscando una salida,
que sigue en el mismo peldaño,
roto.

LA PLUIE DE LA NUIT

La pluie de la nuit

*éclabousse mon âme, je pleure
parce que je reconnais ma fange
(rien à voir avec la boue de mes souliers),
je connais l'obscurité dans mes limites
et dans mon for intérieur,
le vent transformé en solitude,
répandu sur la misère.*

*Il existe un paysage affligeant
(la lune de Borges cachée)
pour un coeur déchiré,
qui continue à chercher une issue,
qui est toujours sur la même marche,
brisé.*

UN FIRMAMENTO PARTIDO



UN FIRMAMENTO PARTIDO

Un firmamento partido,
imposible de reconstruir,
las horas como dormidas,
casi la eternidad rota,
si no fuera por la vida
que todo lo deja atrás.

UN FIRMAMENT ÉVENTRÉ

*Un firmament éventré,
impossible à reconstruire,
les heures qui semblent endormies,
presque l'éternité brisée,
si ce n'était grâce à la vie
qui laisse tout derrière elle.*

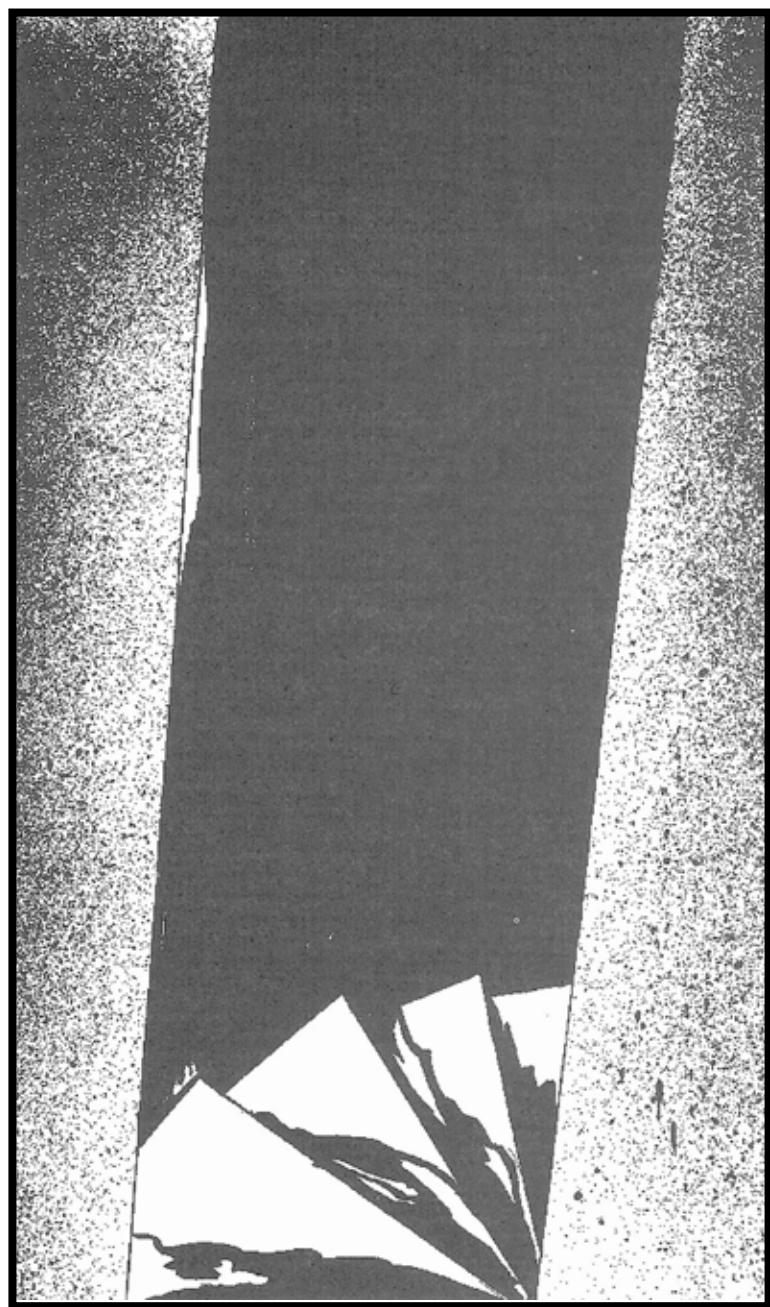
INCOMPLETO 2

Era un tiempo de alcohol
y por tanto de muerte,
hecho del dolor del hielo
que da la realidad del desamor,
era beber por no pensar.

INCOMPLET 2

*C'était un temps d'alcool
et par conséquent de mort,
fait de douleur et de glace
que donne la réalité de la froideur,
c'était boire pour ne pas penser.*

LA ÚLTIMA CARTA



LA ÚLTIMA CARTA

Cuando los sueños se vienen abajo
queda perdida dentro del silencio
la última carta, la que no se escribe,
donde las palabras, coches de choque
en la cabeza, crecen en la noche.

Morir un poco más: ser tu pasado.

Un dolor prendido, escritos rotos,
el insomnio voraz entre las lágrimas,
así lo vivido, por no vivido,
la puerta abierta, cerrada y oscura,
y por decir todo cuanto se dijo.

Tanto sin sentido como amor hubo.

LA DERNIÈRE LETTRE

*Quand les rêves s'effondrent
elle reste perdue dans le silence,
la dernière lettre, celle qu'on n'écrit pas,
où les mots, autos tampons
dans ma tête, grandissent dans la nuit.*

Mourir un peu plus: être ton passé.

*Une douleur ancrée, des écrits déchirés,
l'insomnie vorace au travers des larmes,
l'image du vécu, en guise de vécu,
la porte ouverte, fermée et obscure,
et pour dire tout ce qu'on a dit.*

Autant de non-sens que d'amour.

TE DETIENES

Te detienes
como si todo hubiera muerto,
un paisaje de hojas caídas
alrededor,
aún el murmullo de la fuente
dentro del latido de tu pecho,
cuando el tiempo es recuerdo.

Casi el silencio
en el sepulcro de la niebla,
hoy, que estás solo,
y así, en el olvido,
parecieras, tú, el otoño
de un parque abandonado
que ya nadie pisará.

TU T'INTERROMPS

*Tu t'interromps
comme si tout était mort,
un paysage de feuilles mortes
tout autour,
encore le murmure de la fontaine
à l'intérieur des battements de ton coeur,
quand le temps est souvenir.*

*Presque le silence
dans le sépulcre du brouillard,
aujourd'hui que tu es seul,
et ainsi, dans l'oubli,
tu ressemblerais, toi, à l'automne
d'un parc abandonné
où personne ne marchera plus.*

ESTUPOR

Viene acumulándose el polvo
en los libros de la casa, los tomos
que tanto tomé ya abandonados,
una desidia tremenda gobierna
todos mis actos, mata mi instinto.

Estupor
que me hace perder las horas
acostado
como si estuviera enfermo,
vegetar
en silencio y en penumbra,
escuchar
el latido de la tarde.

STUPEUR

*La poussière s'accumule lentement
sur les livres de la maison, les volumes
que j'ai pris si souvent maintenant abandonnés,
une inertie terrible gouverne
tous mes actes, tue mon instinct.*

*Stupeur
qui me fait perdre les heures
couché
comme si j'étais malade,
végéter
en silence et dans la pénombre,
écouter
le battement de l'après midi.*

SUENA UNA CANCIÓN

Suena una canción
y el embeleso rompe el tiempo,
ya no es el recuerdo ni sus sinsabores,
siquiera su reflexión,
las pavesas como estrellas fugaces,
como días idos,
desaparecen
y las lágrimas saltan
de unos ojos atrapados en lo oscuro
de una habitación.
Suena una canción.

UNE CHANSON S'ÉGRÈNE

*Une chanson s'égrène
et l'envoûtement a raison du temps,
ce n'est plus le souvenir ni ses amertumes,
même plus sa réflexion,
les flammèches comme des étoiles filantes,
comme des jours écoulés,
disparaissent
et les larmes jaillissent
des yeux attrapés dans l'obscurité
d'une pièce.
Une chanson s'égrène.*

EL MISMO VIENTO DE MI CORAZÓN



EL MISMO VIENTO DE MI CORAZÓN

¿Quién habrá de libertar mis labios
del silencio que enmudece mi voz?
En las copas de los árboles sopla
el mismo viento de mi corazón,
latido de la tarde, nubes y hojas
en un escape ya desesperado.
Un horizonte tan inalcanzable
como sueños irrealizados, muertos,
deja caer de sus brazos el sol
y se duerme en las sombras de la noche.
¿Quién habrá de dar a mi mirada
la luz de sus ojos impenetrables?

LE MÊME VENT DE MON COEUR

*Qui viendra délivrer mes lèvres
du silence auquel est réduit ma voix?
Sur la cime des arbres souffle
le même vent de mon coeur,
battement de l'après midi,
nuages et feuilles
s'échappant désespérément.
Un horizon aussi inaccessible
que les rêves irréalisés, morts,
laisse tomber de ses bras le soleil
et s'endort dans les ombres de la nuit.
Qui viendra donner à mon regard
la lumière de ses yeux impénétrables?*

MIENTRAS LA CIUDAD MIDE

Mientras la ciudad mide
mis tristes pasos como si muriera,
frente al mar se decide
mi vida, en una playa cualquiera.

¿Qué le dirás al mar,
qué a la arena, qué a las estrellas?

PENDANT QUE LA VILLE MESURE

*Pendant que la ville mesure
mes tristes pas
comme si je mourais,
face à la mer se décide
ma vie, sur une plage quelconque.*

*Que diras-tu à la mer,
et au sable et aux étoiles?*

BURBUJEAN LOS ESPEJOS

Burbujean los espejos
del asfalto. Llueve, llueve...
Una melodía vieja
humedece la mirada.
Al olvido con sus días
parece decir el viento
que borra todas sus huellas
de castillos en el aire,
de quimeras arrasadas.
A pesar de la derrota,
aún se sabe de pie,
tan vivo como la lluvia
que, mojándose, respira.

ILS FONT DES BULLES, LES MIROIRS

*Ils font des bulles, les miroirs
de l'asphalte. Il pleut, il pleut...
Une vieille mélodie
mouille le regard.
À l'oubli avec ses jours
semble s'adresser le vent
qui efface toutes les traces
de châteaux en Espagne,
de chimères démantelées.
Malgré la défaite,
il se tient encore debout,
aussi vivant que la pluie
qui, en se mouillant, respire.*

LLEGÓ TU SONRISA

Llegó tu sonrisa
como la flor del almendro
radiante
en el mes de febrero,
un horizonte de luz
repentino e inesperado,
ya una primavera
extendiéndose en tu boca;
de golpe, la alegría,
un paraíso restringido
floreciendo de ti a mí
como el sol del mediodía
resplandeciente
en el aire iluminado,
mi corazón súbitamente exultante,
enamorado.

TON SOURIRE EST APPARU

*Ton sourire est apparu
comme la fleur de l'amandier
rayonnante
au mois de février,
un horizon de lumière
soudain et inespéré,
déjà un printemps
s'ouvrant sur ta bouche;
brusquement, la joie,
un paradis restreint
fleurissant de toi à moi
comme le soleil de midi
resplendissant
dans l'air illuminé,
mon coeur subitement exultant,
amoureux.*

LUNA DE PIEL ALBAHÍA

Luna de piel albahía
sobre los trigos dorados,
embelesado silencio.

Atabal del corazón
en el pecho saliéndose,
cuando tus ojos me miran.
No podré temer la muerte.

El roce tenue subsiste,
cual leves alas tus manos,
azogadas por lo efímero,
azoradas por amor.

LUNE À LA PEAU IVOIRINE

*Lune à la peau ivoirine
sur les blés dorés,
silence enchanteur.*

*Tambourin de mon coeur
dans ma poitrine débordante d'émotion
quand tes yeux me regardent.
Comment pourrais-je redouter la mort?*

*Le frôlement ténu subsiste,
tes mains telles ailes légères
affolées par l'éphémère,
intimidées par leur amour.*

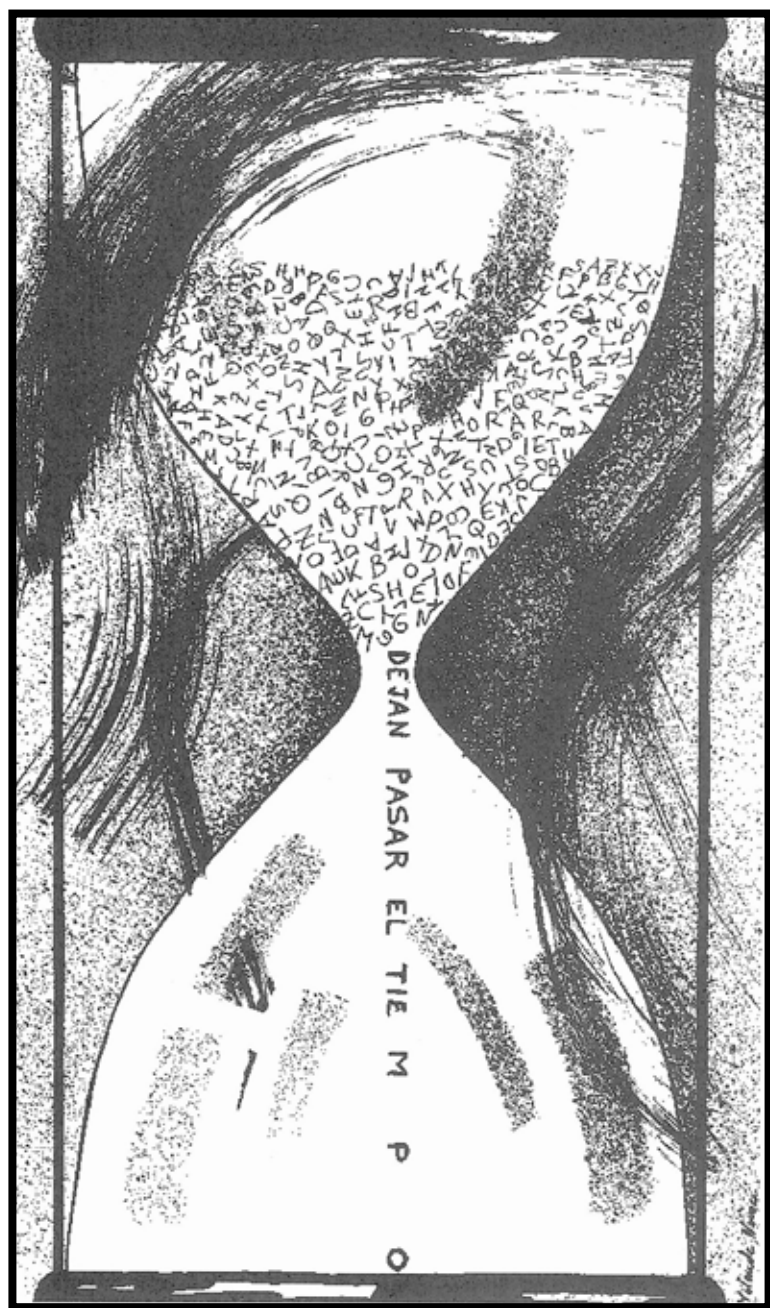
TODO EL DELIRIO

Todo el delirio
de la luz del sol
en la cabeza,
toda la alegría
del verde de la hierba
en los ojos,
felicidad infinita
en un segundo imperecedero
de una tarde de ensueño
y los árboles se prolongan al cielo
y el cielo se extiende sin quiebros;
para el olvido, el dolor,
solamente escribir: ¡Te quiero!

TOUT LE DÉLIRE

*Tout le délire
de la lumière du soleil
dans la tête,
toute la joie
du vert de l'herbe
dans les yeux,
bonheur infini
dans une seconde immortelle
d'une après-midi de rêve
et les arbres s'étirent vers le ciel
et le ciel s'étend sans inflexions;
pour l'oubli, la douleur,
écrire seulement: Je t'aime!*

DEJAN PASAR EL TIEMPO LENTAMENTE



DEJAN PASAR EL TIE M P O

Michael Kline

DEJAN PASAR EL TIEMPO LENTAMENTE

Rota la rutina, casi dormidos,
olvidados, extenuados, desnudos,
entregados, idos, enamorados,
dejan pasar el tiempo lentamente.
Las ropas por el suelo son indicios
de su prisa en busca del sosiego
de una brisa de felicidad,
palparse, acariciarse, sentirse...,
todo, plumas de faisanes al sol,
todo, nubes vistas desde arriba.

*ILS LAISSENT S'ÉCOULER LE TEMPS
DOUCEMENT*

*Après avoir rompu avec la routine, presque endormis,
oubliés, exténués, nus,
abandonnés, absents, amoureux,
ils laissent s'écouler le temps doucement.
Les vêtements par terre sont des indices
de leur hâte à la recherche de la quiétude
d'une brise de bonheur,
se palper, se caresser, se sentir...,
tout, plumes de paons au soleil,
tout, nuages vus d'en haut.*

EN UN CAFÉ NO IMPORTA DÓNDE

Árboles, fuentes, edificios...,
alrededor de nuestros pasos
un paisaje de cartón piedra.
La complicidad de la lluvia
y de los gestos se resuelve
en un café no importa dónde.
El tiempo se vuelve presente,
importan más ojos y ojos,
caricias y caricias, besos...

DANS UN CAFÉ N'IMPORTE OÙ

*Arbres, fontaines, édifices...,
tout autour de nos pas
un paysage de carton-pierre.
La complicité de la pluie
et des gestes se résout
dans un café n'importe où.
Le temps devient présent,
et au premier plan, des yeux et des yeux,
des caresses et des caresses, des baisers...*

ME PREGUNTO SI SUEÑO

Me pregunto si sueño
mientras miro la noche,
las luces diminutas
y las tenues estrellas,
que tal vez tengo miedo
de despertar, quimera
quizás en mi cabeza
por tanto corazón.

Dejo pasar el tiempo
por no volver mis ojos,
no fuera que sin ti
y solo como siempre
habitara las sombras,
mas de pronto tu voz
y tus manos, ¡qué suaves!,
producen el milagro.

JE ME DEMANDE SI JE RÊVE

*Je me demande si je rêve
tout en regardant la nuit,
ses lumières minuscules
et la lueur ténue de ses étoiles.
N'aurais-je pas peur de
me réveiller?
Chimères forgées dans ma tête
pour autant de coeur.*

*Je laisse passer le temps
pour ne pas détourner le regard,
il ne faudrait pas que sans toi
et seul comme toujours
me hantent les ombres,
mais soudain ta voix
et tes mains, comme elles sont douces!,
produisent le miracle.*

EL SOL SUAVE Y UN GORRIÓN

El sol suave y un gorrión
con vuelo bajo te hacen sentir
toda la dulzura del día.
Primavera en otoño y por un momento
solamente es lo que se percibe:
la luz de seguir vivo.
El verde de la hierba
aparece en el brillo
de tus ojos enamorados
y un poco de azul cielo
glorifica la plenitud
y la erubescencia de existir.
Hubieras querido algunos versos
de Joan Vinyoli o de José Agustín Goytisolo
o de Guy Thomas o de Jean Ferrat
o de Pablo Milanés o...,
para reconocerte en lo que te acontece.
En el olvido, la noche
y lo amargo; eres feliz
indudablemente.

LA DOUCEUR DU SOLEIL ET UN MOINEAU

*La douceur du soleil et un moineau
qui vole bas te font éprouver
tout le bien-être de la journée.
Printemps en automne et pour un instant
seulement ce que l'on perçoit:
la lumière d'être toujours en vie.
Le vert de l'herbe
apparaît dans la lueur
de tes yeux amoureux
et un peu de bleu ciel
glorifie la plénitude
et l'érubescence d'exister.
Tu aurais aimé quelques vers
de Joan Vinyoli ou de José Agustín Goytisolo
ou de Guy Thomas ou de Jean Ferrat
ou de Pablo Milanés ou...,
pour te reconnaître dans tout ce qui t'arrive.
Dans l'oubli, la nuit
et l'amertume; tu es heureux
sans aucun doute.*

PARÉNTESIS

Tanto tiempo sin saber de uno mismo,
que ya era hora de retornar.
Se hace difícil apartar la mirada
de un bosque arrasado
y a uno se le hace extraño
el áspero tacto de una barba de días,
en que se estuvo muerto,
los ojos llenos de ceniza,
la mente, humo.
Se vuelve de un viaje de siglos,
donde las estaciones se repitieron
una y otra vez, una y otra vez,
y se vuelve a sentir el aire
que lentamente insufla los pulmones
como viajero recién desembarcado
con todos los días por delante.
Ahí queda un álbum de fotografías
y lo no vivido, imágenes que no son.
Y un rostro que se sucede
a través de los años perdidos o no,
en una interrogación permanente.

PARENTHÈSE

*Si longtemps sans avoir de mes nouvelles,
il fallait bien rentrer.
Qu'il est difficile de quitter des yeux
un bois rasé
et l'on trouve bizarre
rude au toucher, une barbe de plusieurs jours,
où l'on a été mort,
le regard en cendres,
l'esprit en fumée.
On revient d'un voyage de plusieurs siècles
où les saisons se sont répétées
une fois encore, une fois encore,
et l'on sent à nouveau l'air
que les poumons insufflent lentement
comme un voyageur récemment débarqué
avec tout son temps devant lui.
Reste là, un album de photos
et ce que l'on n'a pas vécu, des images qui ne le sont pas
et un visage qui se succède
à travers les années perdues ou pas,
dans une interrogation permanente.*

SIN QUERERLO

Sin quererlo, en tus días llegan
amores que no se olvidan,
que te acompañan en tu muerte
y se convierten en flores ausentes,
sin quererlo.

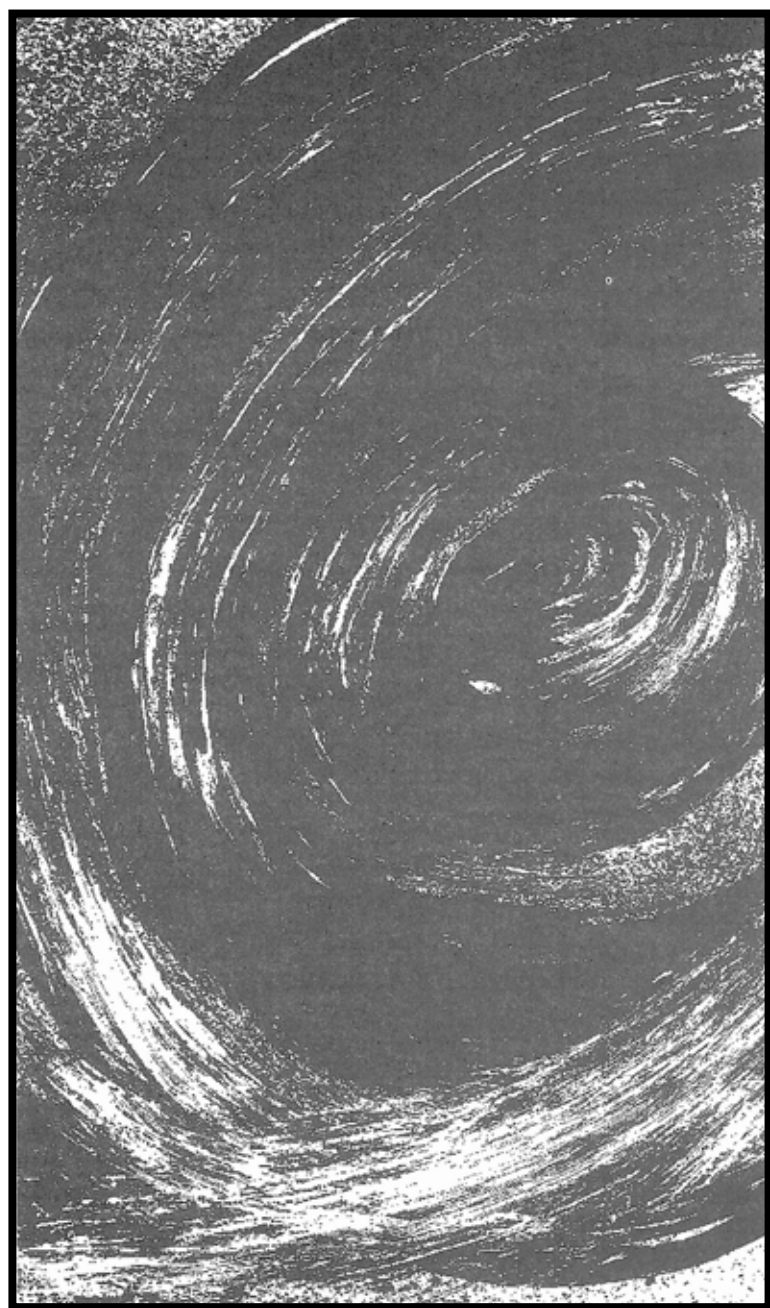
Sin quererlo, un día llega
un amor que se vive,
que te acompaña en tu muerte
y te convierte en flor ausente,
sin quererlo.

SANS LE VOULOIR

*Sans le vouloir, au cours des jours surviennent
des amours qui ne s'oublient pas,
qui t'accompagnent dans ta mort
et se transforment en fleurs absentes,
sans le vouloir.*

*Sans le vouloir; un jour survient
un amour qui se vit,
qui t'accompagne dans ta mort
et te transforme en fleur absente,
sans le vouloir.*

HAY UN OLVIDO



HAY UN OLVIDO

Hay un olvido
como la sonrisa colgada
de un payaso,
en el fondo de mi ayer;
acaso también en la vida
de las mujeres que no me amaron,
que temblaron en mis manos
y en mi mirada,
estrellas fugaces
sumergiéndome en la obscuridad.
He sentido la soledad
detenido en la lluvia y en el viento,
abandonado al dolor, al olvido.
Hay una tristeza
como una casa desvencijada
por el tiempo,
en el fondo de mis ojos;
acaso también en las horas
de la mujer que me ama,
que tiembla en mis manos
y en mi mirada,
puntal de sol
sosteniéndome en la luz.

(Montayral-Madrid, 1988-92)

IL EXISTE UN OUBLI

*Il existe un oubli
comme le sourire accroché
d'un clown
au fond de mon passé;
peut-être aussi dans la vie
des femmes qui ne m'ont pas aimé,
qui ont tremblé entre mes mains
et dans mon regard,
étoiles filantes
me submergeant dans l'obscurité.
J'ai senti la solitude
retenu sous la pluie et dans le vent,
abandonné à la douleur, à l'oubli.
Il existe une tristesse
comme une maison délabrée
par le temps,
au fond de mes yeux;
peut-être aussi dans les heures
de la femme qui m'aime,
qui tremble entre mes mains
et dans mon regard,
étai de soleil
me soutenant dans la lumière.*

(Montayral-Madrid, 1988-92)

EPÍLOGO

DOLOR DEL ALMA

«Psicalgia» es un término de la psicología que define los síntomas de una dolencia espiritual; psicalgia es dolor del alma y explicaría, con algún hermetismo, la creciente tendencia del individuo a reducir, en el agobiante devenir cotidiano de la sociedad actual, urbana y cosmopolita, aspectos de nuestra conducta o el propio funcionamiento de nuestro cuerpo a cierto determinismo psicológico, a una cuestión mental que convertiría a esta ciencia en núcleo del discurso reflexivo de la persona y en cauce integrador de la mayor parte de sus vivencias.

Así ha titulado Juan José Cantón y Cantón su nuevo libro. Este madrileño, nacido en 1960 y licenciado en Filología Francesa por la Universidad Complutense de Madrid, ha publicado hasta la fecha los poemarios *Tromba*, *Delirio del desarraigo* y, en colaboración, *Caminantes de esquinas*, y ha sido incluido en diversas antologías —las más recientes: *Los pasajeros del arca* y *Trayecto contiguo (Última Poesía)*— siendo colaborador habitual en numerosas revistas literarias.

ÉPILOGUE

SOUFFRANCE DE L'ÂME

« Psychalgie » est un terme de psychologie qui définit les symptômes d'une souffrance spirituelle. Cette douleur de l'âme, expliquerait, quoique empreinte d'hermétisme, cette inclination croissante de l'individu à réduire, dans l'accablant devenir quotidien de la société actuelle, urbaine et cosmopolite, des aspects de sa conduite ou le propre fonctionnement de son corps à un certain déterminisme psychologique, à une question mentale qui convertirait cette science en noyau d'un discours réflexif de la personne et en réseau intégrateur de la plupart de nos expériences vitales.

C'est ainsi que Juan José Cantón y Cantón a intitulé son nouveau recueil. Ce Madrilène, né en 1960 et licencié en LEA (FLE) par l'Université Complutense de Madrid, a publié jusqu'à présent les recueils suivants : Tromba, Delirio del desarraigo et, en collaboration, Caminantes de esquinas. Il a été inclus dans diverses anthologies dont les plus récentes: Los pasajeros del arca et Trayecto contiguo (Última Poesía). Sans oublier ses collaborations habituelles à de nombreuses revues littéraires.

Pese a la dificultad del término y a su restringido campo de uso, subrayado si cabe por la aparición en portada del desasosegante cuadro de Edvard Munch, *El grito*, y por los dibujos interiores, en blanco y negro, de Yolanda Novoa, en pocos poemarios ha conseguido el título una expresión más ajustada de sus contenidos. En efecto el poema prólogo refleja una condicionante situación de partida: un yo íntimo escindido, a solas con el abandono y que tiene la certidumbre exacta del dolor. El poeta trata de racionalizar este caos interno. Para ello busca un componente exterior —el otro rimbaudiano del que el yo propio pueda tomar posesión en cualquier momento—, un cómplice para existir, alguien que, como luz entre los árboles, actúe de faro orientador, amaine la tempestad y sea capaz de convertir un nihilismo existencial pesimista y desesperanzado en andén de regreso, con Ítaca acogedora, alguien que pueda reflotar el barco hundido y acoger al náufrago. Descubrimos así que esta situación es efecto de la soledad, de una separación que deja al poeta inane y desolado, como en los antiguos cancioneros de ausencia. Una clave del referente circunstancial del poemario podría ser este endecasílabo: «tanto sin sentido como amor hubo».

La mayor parte de las composiciones recogidas en *Psicalgia* nos describen la ausencia, el sin sentido de la soledad. Son pequeños monólogos que integran en sus textos circunstancias autobiográficas, melancolía, momentos imperecederos, de afirmación y de complicidad ante el paisaje. No hay engaño, ni se disfraza lo cotidiano con oropeles falsos que hagan más habita-

Compte tenu de la difficulté du terme et de son usage restreint, mis en relief dès la couverture par l'inquiétant tableau d'Edvard Munch, Le cri, auquel s'ajoutent les dessins intérieurs, en noir et blanc, de Yolanda Novoa, on ne saurait trouver un meilleur titre, plus évocateur, plus suggestif, pour ce recueil de poésies. En effet le poème du prologue reflète le conditionnement de la situation de départ. Un moi éclaté, seul et abandonné, ayant la certitude exacte de la douleur. Le poète essaie de rationaliser ce chaos interne. À cet effet, il recherche une composante extérieure — ce « JE est un autre » de Rimbaud dont le moi pourrait s'emparer à n'importe quel moment—, un complice qui lui permette d'exister; qui, comme la lumière au travers des arbres, agisse en guise de phare, de guide, apaise la tempête et soit capable de convertir un nihilisme existentiel pessimiste et désespéré en port d'attache, en havre de grâce, en Ithaque. Quelqu'un qui puisse remettre à flot l'épave et accueillir le naufragé. Ainsi découvrons-nous que cette situation est l'effet de la solitude, d'une séparation qui laisse le poète inerte et profondément affligé, comme dans les anciens recueils d'absences. Une clé du référent circonstanciel du recueil pourrait être l'hendécasyllabe: « tanto sin sentido como amor hubo ».

La plupart des compositions recueillies dans Psychalgie nous décrivent l'absence, le non-sens de la solitude. Ce sont de petits monologues qui intègrent dans leurs textes des circonstances autobiographiques, de la mélancolie, des moments impérissables, d'affirmation et de complicité face au paysage. Il n'y a pas d'artifice, pas plus que, pour le quotidien, de déguisements clinquants

ble la angustia. Se mira al espejo del yo directamente, sin recursos sustitutorios externos, describiendo cómo los sueños se vienen abajo: «Mi vida es también el silencio,/ la soledad que me habita,/ lo que no digo,/ todo el espacio de una telaraña/ las horas midiendo la desesperación,/ las lágrimas».

Con un lenguaje directo y aparentemente prosaico se construyen composiciones cortas, de amplia polimetría, fácilmente asimilables por el lector, donde un abundante léxico de palabras con fuerte connotación semántica —dolor, sombra, nada, intemperie, infernal, niebla...— crea en los poemas un ámbito tonal espeso y poco respirable, una atmósfera cuajada de desencanto. Sólo en la penúltima sección de libro, «El mismo viento de mi corazón» cambia el registro tonal y las composiciones pasan de la tupida niebla de la soledad a la estela de luz del reencuentro. Por ejemplo, el poema «Llegó tu sonrisa» renueva el tiempo amoroso y aleja al poeta de su perenne estado de prostración, dejándolo súbitamente enamorado, feliz y exultante.

La aparente disparidad de citas que abren el poemario dificulta la inclusión de la poética de J.J. Cantón y Cantón en un itinerario lineal y determinado y nos hablan más bien de un aplicado lector que recoge motivos y conceptos poéticos antes que de un epígono que mimetiza la voz de los maestros. Así el lirismo intelectual de Pedro Salinas, la poesía pensada y analítica, coexiste con el verso reivindicativo y solidario de Ernesto Cardenal, o con el subjetivismo desolado, descarnadamente realista y enunciativo, de aspiración humanista de José Agustín Goytisolo. Y los tres le sir-

qui rendent l'angoisse vivable. Le poète se regarde sans détours dans le miroir du moi, sans ressources substitutives externes, tout en décrivant comment les rêves s'effondrent : « Ma vie, c'est aussi le silence,/ la solitude qui me hante,/ ce que je tais,/ tout l'espace d'une toile d'araignée,/ les heures battant le désespoir,/ les larmes ».

Dans une langue directe et apparemment prosaïque il met en place des compositions courtes, d'un nombre varié de syllabes, facilement assimilables pour le lecteur et dans lesquelles un lexique foisonnant de mots aux fortes connotations sémantiques — douleur, ombre, néant, intempérie, infernal, brouillard... — apportent à ces poèmes une atmosphère épaisse, presque irrespirable, empreinte de désenchantement. Ce n'est que dans l'avant-dernière section du livre, « Le vent même de mon cœur », que change le registre tonal et les compositions abandonnent l'épais brouillard de la solitude pour le sillage lumineux des retrouvailles. Ainsi, le poème « Ton sourire est apparu » renouvelle le temps des amours et éloigne le poète de son éternelle prostration, tout en le laissant soudain amoureux, heureux, exultant.

L'apparente disparité des citations sur lesquelles s'ouvre le recueil rend difficile l'inclusion de la poésie de J.J. Cantón y Cantón, dans un itinéraire linéaire et déterminé et nous renvoie à un lecteur appliqué qui recueille motifs et concepts poétiques plutôt qu'à un épigone qui s'adonne au mimétisme de la voix de ses maîtres. C'est ainsi que le lyrisme intellectuel de Pedro Salinas, sa poésie réfléchie et analytique, coexiste avec le vers d'Ernesto Cardenal, ou le subjectivisme désolé, désincarné, réaliste à sa façon et énonciatif,

ven para reconocerse, con otros versos de Joan Vinyoli, Pablo Milanés o Guy Thomas.

El libro se presenta en una cuidada edición bilingüe —español y francés—, con una traducción de María Ángeles Fernández Riera y se publica en ediciones Betania, en la colección de poesía dirigida por el escritor Felipe Lázaro. La editorial, especializada fundamentalmente en la obra de literatos cubanos contemporáneos, no descuida, como en este caso, la oportunidad de presentar a sus lectores nuevos nombres, con una voz ya contrastada, individualizada y reconocible.

JOSÉ LUIS MORANTE

NOTA DEL EDITOR: Este epílogo se ciñe a la transcripción de la reseña escrita por el poeta y crítico español José Luis Morante (MORANTE, José Luis. «Psicalgia», *Agua*, Cartagena [Murcia], Noviembre, 1995, p. 15.), cuando «Psicalgia/Psychalgie» era la última novedad de su autor, que posteriormente publicó, además de su cuaderno «Poemas a Cózar» (Málaga, 1998), «Caos» (Madrid, 1998) y «Flashes» (Madrid, 2004), sus —hasta ahora— últimos libros publicados.

d'aspiration humaniste de José Agustín Goytisolo. Et tous trois, auxquels s'ajoutent les autres vers de Joan Vinyoli, Pablo Milanés o Guy Thomas, lui servent à se reconnaître.

Le livre est présenté dans une édition soignée bilingue —espagnol/français—, accompagnée d'une traduction de M^a Ángeles Fernández Riera et publié aux éditions Betania, dans la collection de poésie dirigée par l'écrivain Felipe Lázaro. La maison d'édition, essentiellement spécialisée dans l'œuvre d'écrivains cubains contemporains, profite toujours de l'occasion, même si ce n'est pas le cas ici, pour présenter à ses lecteurs les nouveaux noms, dont la voix a déjà été contrastée, individualisée et reconnaissable.

JOSÉ LUIS MORANTE

NOTE DE L'ÉDITEUR: Cet épilogue s'ajuste à la transcription de la notice biographique rédigée par le poète et critique espagnol José Luis Morante (MORANTE, José Luis. « Psicalgia », Agua, Cartagena [Murcia], novembre, 1995, p. 15.), quand « Psicalgia/Psychalgie » était la dernière nouveauté de son auteur, qui publia postérieurement, outre son cahier « Poèmes à Cózar » (Malaga, 1998), « Caos » (Madrid, 1998) et « Flashes » (Madrid, 2004), dernier en date.

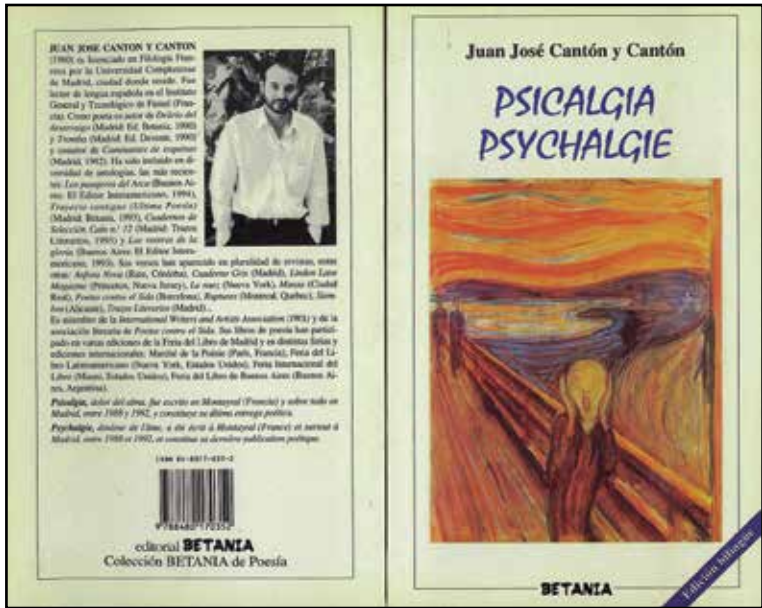
ÍNDICE

Dolor	12
Sombra de mí mismo	14
Nada que hacer desde el anonimato	18
Como aire de agosto infernal	20
Despecho	22
Incompleto	24
Entre paredes no se es nadie	28
La lluvia de la noche	30
Un firmamento partido	34
Incompleto 2	36
La última carta	40
Te detienes	42
Estupor	44
Suena una canción	46
El mismo viento de mi corazón	50
Mientras la ciudad mide	52
Burbujean los espejos	54
Llegó tu sonrisa	56
Luna de piel albahía	58
Todo el delirio	60
Dejan pasar el tiempo lentamente	64
En un café no importa dónde	66
Me pregunto si sueño	68
El sol suave y un gorrión	70
Paréntesis	72
Sin quererlo	74
Hay un olvido	78
Epílogo de José Luis Morante: Dolor del alma	80

TABLE DES MATIÈRES

<i>Douleur</i>	13
<i>Ombre de moi-même</i>	15
<i>Rien à faire depuis l'anonymat</i>	19
<i>Comme air d'août infernal</i>	21
<i>Dépit</i>	23
<i>Incomplet</i>	25
<i>Entre quatre murs on n'est rien</i>	29
<i>La pluie de la nuit</i>	31
<i>Un firmament éventré</i>	35
<i>Incomplet 2</i>	37
<i>La dernière lettre</i>	41
<i>Tu t'interromps</i>	43
<i>Stupeur</i>	45
<i>Une chanson s'égrène</i>	47
<i>Le même vent de mon coeur</i>	51
<i>Pendant que la ville mesure</i>	53
<i>Ils font des bulles, les miroirs</i>	55
<i>Ton sourire est apparu</i>	57
<i>Lune à la peau ivoirine</i>	59
<i>Tout le délire</i>	61
<i>Ils laissent s'écouler le temps doucement</i>	65
<i>Dans un café n'importe où</i>	67
<i>Je me demande si je rêve</i>	69
<i>La douceur du soleil et un moineau</i>	71
<i>Parenthèse</i>	73
<i>Sans le vouloir</i>	75
<i>Il existe un oubli</i>	79
<i>Épilogue de José Luis Morante: Souffrance de l'âme</i>	81

APÉNDICE FOTOGRÁFICO
ANNEXE PHOTOGRAPHIQUE



Cubiertas de la 1ª Edición de *Psicalgia* (Madrid, 1994).
 Couverture de la 1^{ère} édition de *Psychalgie* (Madrid, 1994).



Juan José Cantón en la caseta de la Editorial Betania, en el 9º Marché de la Poésie (Paris, 1991).

Juan José Cantón au stand de la maison d'édition Betania, au 9^e Marché de la Poésie (Paris, 1991).



Con Felipe Lázaro, junto a las puertas de la Maison de la Poésie (París, 1991).

En compagnie de Felipe Lázaro, à la porte de la Maison de la Poésie (Paris, 1991).

TRAYECTO CONTIGUO

(Última Poesía)

Prólogo de Sagrario Galán



Francisco de Asís Antón Sánchez, Pilar Aznar,
Jesús Cánovas Martínez, Juan José Cantón y
Cantón, Manuel Cortés Castañeda, Sol Otto
Oliván, Amparo Pérez Gutiérrez, Javier Sánchez
Menéndez y José Manuel Sevilla Pacho.

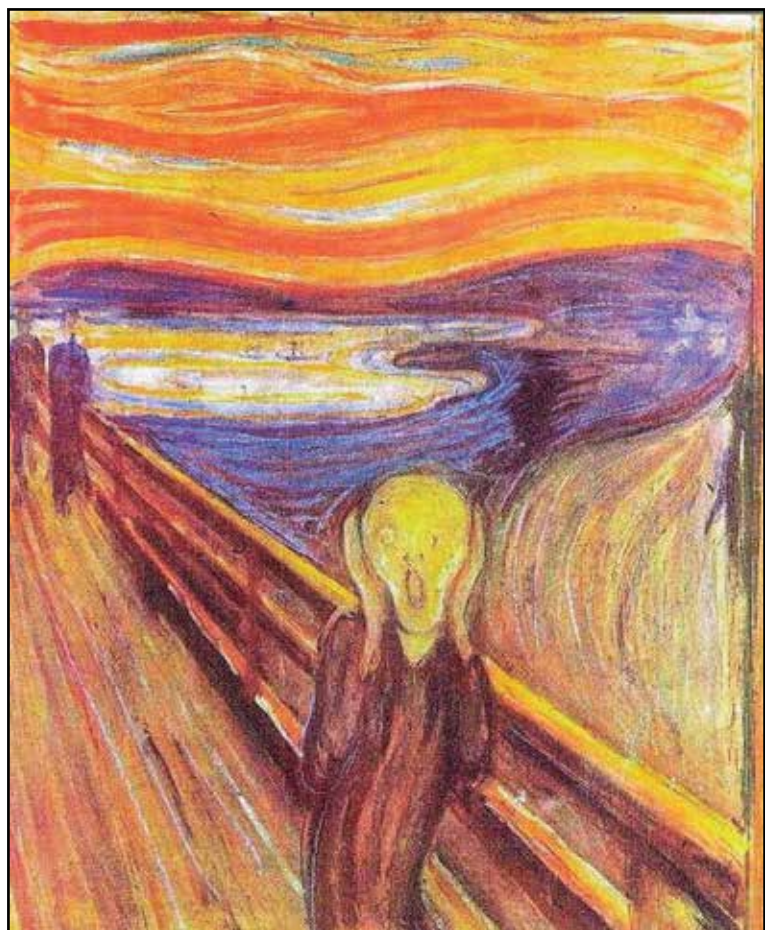
BETANIA

Portada de la antología *Trayecto contiguo (Última Poesía)* (Madrid, 1993), en la que aparecen ya publicados tres poemas de *Psicalgia*: «Todo el delirio», «Llegó tu sonrisa» y «Te detienes».

Couverture de l'anthologie *Trayecto contiguo (Última Poesía)* (Madrid 1993) dans laquelle paraissent d'ores et déjà trois poèmes de *Psychalgie*: «*Tout le délire*», «*Ton sourire est apparu*» et «*Tu t'interromps*».



Con la pintora Yolanda Novoa (Santander, 2014). /
En compagnie de la peintre Yolanda Novoa (Santander, 2014).



Este libro
de la Colección Betania de Poesía
se terminó de imprimir
el día 21 de marzo de 2015

*Ce livre
de la Collection Betania de Poésie
a été achevé d'imprimer
le 21 mars 2015*

Esta segunda edición de *Psicalgia/Psychalgie*
de Juan José Cantón y Cantón
consta de 400 ejemplares numerados

Cette deuxième édition de Psicalgia/Psychalgie
de Juan José Cantón y Cantón
a été tiré à 400 exemplaires numérotés

Ejemplar nº
Exemplaire

editorial **BETANIA**

Apartado de Correos 50.767 Madrid 28080 España.
E-Mail: ebetania@terra.com y editorialbetania@gmail.com
<http://ebetania.wordpress.com>

RESUMEN DEL CATÁLOGO (1987-2014)

Colección Betania de Poesía:

La novia de Lázaro, de Dulce María Loynaz.
Voluntad de Vivir Manifestándose y Leprosorio (Trilogía Poética), de Reinaldo Arenas.
Piranese, de Pierre Seghers. Traducción de Ana Rosa Núñez.
13 Poemas, de José Mario.
Venías, de Roberto Valero.
Un caduco calendario, La luz bajo sospecha y Érase una vez una anciana, de Pancho Vives.
Confesiones eróticas y otros hechizos, de Daina Chaviano.
Oscuridad Divina, Polvo de Ángel y Autorretrato en ojo ajeno, de Carlota Caulfield.
Hermana, Hemos llegado a Ilión, Hermana/Sister, Dos mujeres, Volver y Hemos llegado a Ilión (2ª edición), de Magali Alabau.
Altazora acompañando a Vicente, Merla y Quemando Luces, de Maya Islas.
Delirio del desarraigo (1ª y 2ª ed.) y Psicalgia/Psychalgie (1ª y 2ª ed.), de Juan José Cantón y Cantón.
Noser y Sin una canción desesperada, de Mario G. Beruvides.
Los Hilos del Tapiz y La Resaca del Absurdo, de David Lago González.
Blanca Aldaba Preludia, de Lourdes Gil.
Tropel de espejos, de Iraida Iturralde.
Puntos de apoyo, de Pablo Medina.
Hasta agotar el éxtasis, de María Victoria Reyzábal.
Señales para hallar ese extraño animal en el que habito, de Osvaldo R. Sabino.
Leyenda de una noche del Caribe, Vigil / Sor Juana Inés / Martí, Bajel último y otras obras y Calles de la tarde, de Antonio Giraudir.
Cuaderno de Antinoo, de Alberto Lauro.
Poesía desde el paraíso, Cosas sagradas y Resaca de nadas y silencios, de Orlando Fondevila.
Memoria de mí, de Orlando Rosardi.
Equivocaciones, de Gustavo Pérez Firmat.
Fiesta socrática, Versos como amigos y Los silencios del rapsoda, de Florence L. Yudin.
Hambre de pez, de Luis Marcelino Gómez.
Juan de la Cruz más cerca, Batiburrillo y Canciones y Ocurrencias y más canciones, de José Puga Martínez.
Cuerpo divinamente humano y Vidas de Gulliver, de León de la Hoz.
Hombre familiar o Monólogo de las Confesiones y Bajó lámparas festivas, de

Ismael Sombra Haber.

Mitologías, de María Elena Blanco.

Entero lugar e Íntimo color, de Laura Ymayo Tartakoff.

La Ciudad Muerta de Korad, de Oscar Hurtado.

No hay fronteras ni estoy lejos;... Se ríe de esquina peligrosa, ¿Qué porcentaje de erotismo tiene tu saliva?, Una cruz de ceniza en el aliento, Que un gallo me cante para morir en colores,... Y se te morirán las manos vírgenes de mí, No sé si soy de agua o de tu ausencia, La cadena perpetua de nunca olvidarte, Le puse alas al mar para que viniera a verme y *Ciudadano de un archipiélago de ternura*, de Roberto Cazorla.

Oasis, de José Ángel Buesa.

Versos sencillos, de José Martí.

Voces que dictan y Reinenciones. Poesía desde el pensamiento, pensamiento desde la poesía, de Eugenio A. Angulo.

Tantra Tanka, de Aristides Falcón Paradi.

La casa amanecida y El invitado, de José López Sánchez-Varos.

Sombras imaginarias, Vigilia del aliento y Sigo zurciendo las medias de mi hijo, de Arminda Valdés-Ginebra.

De_Dos que el amor conocen, de Pedro Flores y Lidia Machado.

Rosas sobre el cemento (Poemario de la primera mitad del siglo), de Carlos Pérez Casas.

Catavientos, de Lola Martínez.

País de agua, de Carlos E. Cenzano.

Desde los límites del Paraíso y Alicia en el Catálogo de Ikea-La noche de Europa, de José Manuel Sevilla.

En las regiones del dios Pan, de Carlos Miguel González Garrido.

La flauta del embaucador, de Eduarda Lillo Moro.

Madona, de Jaume Mesquida.

Poemas a ese otro amor, Desencuentros, Símpatos, Sentimientos y Huellas, de Víctor Monserrat.

Los vencidos, de Joaquín Ortega Parra.

El viaje de los elegidos, de Joaquín Gálvez.

Una suma de frágiles combates, de Lucía Ballester.

Lo común de las cosas, de Ricardo Riverón Rojas.

Melodías de mujer, de Joely R. Villalba.

La guadaña de oro y Jesús, tú eres mi alegría y El hotel de los lunes, de José Villacís.

Amaos los unos a los otros, de Oscar Piñera Arenas.

Numeritos y palabras, de Roberto Ferrer.

Afuera, de Camilo Venegas.

Vendedor de espejos, de Eliecer Barreto Aguilera.

Hasta el presente (Poesía casi completa) y Otro fuego a liturgia, de Alina Galliano.

Fugitiva del tiempo, de Emilia Currás.

Cuba, sirena dormida, Refranero español de décimas y Hontanar. Antología de décimas, de Evelio Domínguez.

La memoria donde ardía, de Olga Guadalupe.

Contemplación. Thoughts and Poems, de Ileana González Monserrat.

Tribunal de sombras, de Guillermo Arango.

Las palabras viajeras, de Aimée G. Bolaños
Cuba en verso: la isla entre rejas, de Ada Bezos Castilla.
Adán en el estanque, de Yoandy Cabrera.
Lenguaje de mudos, de Delfin Prats.
Vida ensombrecida, de Eugenia Muñoz.
El duende (Poemas y cuentos) y *Heridas (Poemas)*, de Víctor Reynaldo Marrero Pérez.
Los poetas nunca pecan demasiado, de Manuel A. López.
El centeno que corta el aire, de Margarita García Alonso.
El libro de las conversiones imaginarias, de Jorge Luis Arcos.
La casa de mis abuelos (Poemas y cartas), de Castor González Madrazo.
Los poemas de Suecia / The Sweden Poems, de Oliver Welden.



Juan José Cantón y Cantón

(1960), licenciado en Filología Francesa por la Universidad Complutense de Madrid, es autor de los siguientes poemarios: *Flashes* (Madrid: Ed. Libertarias, 2004, ed. bilingüe español-francés), *Caos* (Madrid: Ed. Libertarias, 1998) *Psicalgia*

(Madrid: Ed. Betania, 1994, ed. bilingüe español-francés), *Tromba* (Madrid: Ed. Devenir, 1990) y *Delirio del desarraigo* (Madrid: Ed. Betania, 1990; 2ª edición, Madrid: Ed. Betania, 2010). También es autor del cuaderno *Poemas a Cózar* (Málaga: Ed. Corona del Sur, 1998) y coautor del poemario *Caminantes de esquinas* (Madrid, 1982).

Según José Luis Morante: *La mayor parte de las composiciones recogidas en Psicalgia nos describen la ausencia, el sin sentido de la soledad. Son pequeños monólogos que integran en sus textos circunstancias autobiográficas, melancolía, momentos imperecederos, de afirmación y de complicidad ante el paisaje.*

Psicalgia, dolor del alma, fue escrito en Montayral (Francia) y sobre todo en Madrid, entre 1988 y 1992, y ahora se reedita revisado con motivo de su vigésimo aniversario.

Juan José Cantón y Cantón (1960), licencié en LEA (FLE) par l'Université Complutense de Madrid, est l'auteur des recueils de poésie: Flashes (Madrid: Éd. Libertarias, 2004, éd. bilingue espagnol-français), Caos (Madrid: Éd. Libertarias, 1998) Psychalgie (Madrid: Éd. Betania, 1994, éd. bilingue espagnol-français), Tromba (Madrid: Éd. Devenir, 1990) et Delirio del desarraigo (Madrid: Éd. Betania, 1990; 2^e édition, Madrid: Éd. Betania, 2010). Il est également l'auteur de la plaquette Poemas a Cózar (Malaga: Éd. Corona del Sur; 1998) et coauteur de Caminantes de esquinas (Madrid, 1982).

Selon José Luis Morante: La plupart des compositions recueillies dans Psychalgie nous décrivent l'absence, le non-sens de la solitude. Ce sont de petits monologues qui intègrent dans leurs textes des circonstances autobiographiques, de la mélancolie, des moments impérissables, d'affirmation et de complicité face au paysage.

Psychalgie, douleur de l'âme, fut écrit à Montayral (France) et surtout à Madrid, entre 1988 et 1992, actuellement révisé et réédité à l'occasion de son vingtième anniversaire.



editorial **BETANIA**

Colección BETANIA de Poesía